

LE BOUQUINISTE - ASSASSIN

Qu'on se rassure. Je ne médite aucune diatribe contre ces glorieux

libraires qui font chaque jour monter le cours de la Bourse des livres précieux et nous vendent, au poids de l'or, pour ne pas dire au poids des billets de banque, feuillet de papier Joseph contre feuillet imprimé par un typographe de l'ancien temps, ces exemplaires uniques, ces plaquettes curieuses, ces inappréciables éditions originales de Corneille, de Racine, de Molière surtout, qu'on obtenait il y a peu d'années pour quelques francs et qu'une ferme en Beauce ne suffit pas à payer aujourd'hui. Non! Ces bouquinistes ont transformé en science et en art le commerce de la librairie. Trautz, Bauzounet, Marius, Petit-Simien et bien d'autres encore revêtent de bijouterie et de maroquin ces éditions originales que la main du poète a peut-être touchées. L'or les couvre comme l'or encadre un tableau de maître. Ce ne sont plus seulement des livres c'est de l'orfèvrerie littéraire et les hommes qui ont élevé le livre à ce niveau, s'ils vident nos poches, ne le font que d'une façon bénévole, et de notre consentement. On les appelle bien quelquefois égorgeurs, quand on ne peut atteindre au prix qu'ils demandent d'un livre qu'on voudrait avoir; mais peu leur importe. Si ce qu'ils nous vendent cher aujourd'hui peut valoir demain plus cher encore.

Ce ne sont plus les bouquinistes du bon vieux temps ; ce ne sont pas nos Merlin, nos Potier, nos Techener père mais ce sont moins encore des assassins.

En était-il de même de don Vincente, qui vivait il y a quelque quarante ans à Barcelone ? Barcelone, célèbre alors par la marquesa d'Amaëgui, que chantait si crânement Hippolyte Monpou, sur les paroles encore plus crânes du jeune et brillant Alfred de Musset.

Non; certes! Don Vincente ne rêvait point d'Andalouses au sein bruni, pas plus que de guitares et de sérénades; bien qu'il dût un jour faire damner les Alcades et qu'il y demeurât sous les arcades de *los Encantes*, ce coin sombre de la brillante ville espagnole où se groupaient les revendeurs d'objets achetés à l'encan (*los encantes*) et les marchands de vieux livres. — Don Vincente était un frère du couvent de Poblet, dont les richesses et surtout l'admirable bibliothèque, cadeau d'un des derniers rois d'Arragon, avaient été saccagées, dispersées, détruites, lors du récent pillage des monastères¹. Pour se donner cette imparfaite consolation de classer, de réunir, de manier encore des livres, il s'était établi bouquiniste. Ne lisant guère, il connaissait pourtant on ne peut mieux les éditions anciennes et curieuses. Il avait un flair particulier pour deviner la valeur d'un manuscrit qu'il avait à peine entr'ouvert, et fit en peu de temps une concurrence désastreuse au plus ancien libraire de la rue, un bon homme généralement aimé, qui se nommait Augustin Patxot. Don Vincente était loin d'avoir une aussi parfaite réputation; mais il avait su pourtant s'acquérir une excellente clientèle aux dépens de son rival; sa boutique mieux garnie était plus achalandée ; pourtant il courait sur lui de mauvais bruits et l'on disait tout bas que les envahisseurs du couvent n'avaient pas été seuls à piller les livres. Don Vincente, connaissant mieux que ces pillards illettrés, le prix de ces tas de vieilles paperasses et de lourds in-folios, leur avait indiqué les endroits où se trouvaient des richesses et des provisions mieux appropriées à leurs appétits et, spéculant sur leur ignorance, se serait adjugé les plus précieux trésors de la bibliothèque.

Chose singulière ! Le moine défroqué ne montrait aucun empressement à échanger contre de l'or ces richesses qui, en ce temps-là, semblaient fort hypothétiques. Les livres ordinaires et de peu de valeur sortaient utilement de ses mains; mais il fallait qu'il se trouvât bien à court d'argent pour ouvrir au plus riche ou au plus savant amateur son arrière-boutique où, sur des rayons nombreux se pressaient des trésors qui eussent ébloui les Nodier, les Didot, les Pixérécourt, et surtout le marquis de Morante, le célèbre bibliophile espagnol.

Parvenait-on à lui arracher à prix d'or un de ces volumes conservés avec tant de soin ? On eût dit qu'on lui arrachait un morceau de sa chair, et encor courait-il quelquefois après l'acquéreur, pour lui rendre son argent et reprendre son livre. — Faisait-il quelque économie ? il en profitait aussitôt pour augmenter sa collection chérie et, dût-il ne vivre pendant de longues

¹ Ceci se passait sous la régence de la reine Christine de Bourbon, à l'époque où Don Carlos disputait le trône à Isabelle II.

jours que de quelques fruits avariés, rien ne lui coûtait pour accroître son trésor.

Vers le milieu de l'année 1836, on vendit aux enchères la bibliothèque d'un vieil avocat, récemment décédé. Parmi les ouvrages consacrés à l'étude du Droit ancien, dont elle était composée, il s'en trouvait un, qui excitait toutes les convoitises de Don Vincente. C'était l'exemplaire unique des *Furs e ordinacions fetes per los Gloriosos reys de Arago als regnicols del regne de Valencia*, petit in-folio gothique, édition originale imprimée en 1482 à Valence, par Lambert Palinart, introducteur de l'imprimerie en Espagne.

Don Vincente avait réuni toutes les ressources qu'il pouvait se procurer sur ses économies, sur des ventes qu'il se hâta de réaliser à des prix réduits, soit enfin en ayant recours à des emprunts; aussi espérait-il se rendre adjudicataire.

Le livre fut mis sur table à un prix modique sur lequel chaque assistant mit tour à tour une faible enchère. Il semblait sur le point d'être adjugé à un prix minime, quand Augustin Patxot ajouta 50 réaux; de Arditez Vincente en mit 150, espérant éblouir son adversaire; Patxot surenchérit de 200.

Ils restaient seuls en présence. Patxot était rouge; Vincente était pâle. Les enchères se succédaient rapides, tantôt de 100, tantôt de 150 réaux. Le moine pâlisait toujours, le vieux libraire rougissait, comme si l'un absorbait à mesure le sang de l'autre. Vincente porta soudain le livre à 4,000 réaux. Il n'était plus pâle; il verdissait. Patxot, rouge comme un coquelicot, s'écria: 4,500 réaux! Vincente s'appuya au mur, les yeux fixes, enfonçant ses ongles dans sa chair, broyant ses dents, se mordant les lèvres. Enfin, après un silence terrible, voyant tous les yeux fixés sur lui, la gorge sèche, la bouche écumeuse, il murmura péniblement: 5500 réaux (1320 fr. 90 cent.)...! Un tremblement nerveux l'agitait; et, s'il n'eût été soutenu par la muraille, il serait tombé. On voyait que c'était son effort suprême et qu'il ne pouvait rien de plus. Patxot n'eut qu'une centaine de réaux à ajouter (1344 fr. 44 cent.), et le précieux incunable lui fut adjugé, aux trépiglements de l'assistance peu habituée à de pareils combats.

Don Vincente s'était redressé, plus livide, plus décomposé que le saint moine du peintre espagnol, écrivant ses mémoires quinze jours après sa mort. Ses yeux s'allumèrent un instant pour lancer un éclair de colère pâle et de haine féroce à son heureux concurrent, puis, rabattant brusquement son capuchon sur son visage, il sortit de la salle à pas précipités.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis cette lutte mémorable, qu'au milieu d'une nuit sans lune, les Serenos habitués à pousser des clameurs moins effrayantes, lancèrent le cri terrible: *El fuego!* L'incendie venait d'éclater avec violence après avoir longtemps couvé, dans la

boutique d'Augustin Patxot. Le pauvre homme semblait avoir été surpris dans son lit, qui s'était lentement consumé sous lui. Avait-il été asphyxié par la fumée ? Avait-il été la victime d'un assassin ? C'est ce qu'il fut impossible de reconnaître, tant le corps avait été carbonisé. On retrouva d'ailleurs intacte une somme qu'il avait touchée la veille. Il était généralement estimé et on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Pendant je ne sais quels soupçons planaient sur Don Vincente, pour qui son caractère monacal était loin alors d'être une recommandation. On se rappelait la lutte acharnée dont le livre acquis par Patxot avait été l'objet, la pâleur, les regards haineux du moine, quand il se vit distancé par son rival, et, circonstance grave, le livre si chèrement payé, que les héritiers du Bouquiniste, sachant sa valeur, avaient cherché et fait chercher partout, ce livre ne se retrouvait, ni en argent, ni en nature. -- Quand un soupçon de ce genre s'élève, on ne sait plus où il s'arrêtera.

Les uns racontèrent qu'on avait récemment trouvé, dans les fossés de *l'Atarasanal* (l'arsenal, la fonderie de canons), à peine recouvert de quelques branchages, le corps d'un curé, poignardé, mais encore muni de sa bourse, et ce curé avait, dit-on, été vu examinant des livres, sous les piliers de *los Encantes*, notamment dans la boutique de Don Vincente. D'autres parlèrent de personnes frappées de même, par des malfaiteurs qui ne les avaient pas dépouillées. Tous étaient des gens instruits et quelques-uns les clients habituels des libraires et des bouquinistes de Barcelone. Parmi ceux-là on nommait Don Pablo Rafael de N... *alcade* honoraire, un *alcade mayor* et un *Bayle*. On en comptait déjà huit ; quand un nouveau crime fut tout-à-coup signalé. On venait de pêcher dans le port le cadavre d'un jeune littérateur allemand, criblé de coups de couteau, mais ayant encore sa bourse dans sa poche.

Des perquisitions jusqu'alors inutiles avaient été faites chez plusieurs personnes. Mais la rumeur publique se prononçait tellement contre Don Vincente, que le Corregidor crut devoir se transporter chez lui. — L'arrivée imprévue du magistrat ne parut pas déconcerter le bouquiniste, qui s'empressa d'ouvrir toutes les pièces de son logement et se mit à la disposition de la justice pour la guider dans ses recherches. En effet il indiquait avec une verbeuse érudition le classement de ses livres, la place des exemplaires précieux et rien de suspect ne s'offrait à l'investigation du Corregidor qui se retirait assez désappointé, lorsque par hasard (par la volonté de Dieu, peut-être) il avisa, couché sur un rayon élevé, dans une chambre retirée, un *Directorium inquisitorum* ses yeux furent-ils attirés par l'intitulé de l'ouvrage ou par l'aspect d'une reliure curieuse ? Toujours est-il que grim pant sur une escabelle, il tira le livre à lui. Un autre volume moins grand de

format, posé sur le premier de manière à être dissimulé par lui, coula sur son bras et tomba tout ouvert sur le sol. C'était un petit in-folio gothique, l'exemplaire des *Furos de Arago* imprimé par Palmart en 1482... ! l'exemplaire adjugé récemment à l'infortuné Patxot ! l'exemplaire que Don Vincente lui-même avait déclaré être unique !

Ce muet témoin suffisait pour motiver l'arrestation du Bouquiniste. Le Corregidor, montrant du doigt le livre à Vincente Corregidor, lui dit : — Comment ce livre est-il ici ? — On me l'a revendu, répondit-il, n'osant pas prononcer le nom de Patxot. — Emmenez cet homme en prison, dit le magistrat².

Il se laissa saisir et enchaîner sans résistance. Une fois qu'il fut sous les verroux, la justice procéda à l'inventaire détaillé de ses livres. On y découvrit plusieurs exemplaires précieux, qui, de notoriété publique, avaient été vendus aux personnes assassinées, notamment les antiquités d'Espagne et d'Afrique dont les marges étaient couvertes d'annotations autographes de Bernard Adrete³, acquises chez Vincente par l'infortuné D. Pablo-Rafael de N..., quelques jours avant sa mort.

Accablé par tant de preuves convaincantes, D. Vincente ne pouvait plus opposer au juge que d'impuissantes dénégations. Ce fut toutefois seulement après avoir reçu la promesse formelle que sa bibliothèque ne serait pas dispersée; mais conservée dans son intégrité, qu'il se détermina à entrer dans la voie des aveux et à donner des détails sur les crimes qu'il avait commis.

Après avoir fait sur ses lèvres et sur ses yeux le signe de la croix, il prit ainsi la parole : « J'ai promis de dire la vérité, je la dirai. Si j'ai failli c'était dans la bonne intention d'enrichir la science, de conserver des trésors impossibles à remplacer. Qu'on me traite comme on voudra, peu m'importe, puisqu'on m'a promis de laisser intacte ma collection; car il n'est pas juste de punir le bêt pour les fautes commises par l'âne qui le porte.

« C'est à ce pauvre curé que je vendis mon premier livre

² Le procès du Bouquiniste Don Vincente a été l'objet d'un compte rendu dans la *Gazette des Tribunaux* du 23 octobre 1836.

³ Ni B. Adrete, ni les Antiquités d'Espagne ne sont mentionnés dans le Manuel de Brunet et dans les ouvrages que j'ai pu consulter.

L'ouvrage en question pourrait être les *Antiquidades arabes de Espana*. Madrid, *impr. reale*, 2 vol. in-fol. publiés l'un en 1780, l'autre en 1804. La première partie contenant un frontispice et 29 planches, la deuxième 14 ff. de texte et 30 planches.

précieux, bien malgré moi, je le jure et contraint par la faim : *male suada famas!* — Le glorieux saint Jean, patron des écrivains, m'est témoin que je fis tout au monde pour l'en déguster. Pris ensuite de remords, je courus après lui, je lui dis : — Rendez-moi mon livre, voilà votre argent ! Il refusa, je le frappai d'un coup de *machete*. Il tomba ; je lui donnai l'absolution et je l'achevai.... je revins serrant contre moi mon livre reconquis. — Tenez ! c'est celui-là.. »

— Est-ce ainsi que vous avez assassiné vos autres victimes ?

— Par la sainte Vierge et les saintes femmes, rien n'était plus simple. Quand un acquéreur s'entêtait à m'arracher un livre, avant de le remettre j'en détachais quelques pages que je conservais soigneusement; l'acquéreur me rapportait mon livre, je l'attirais dans une pièce à l'écart et l'assistance du bon larron ne m'a jamais manqué ; jamais mon bras n'a faibli.

— Ainsi vous aviez le coeur d'assassiner une créature faite à l'image de Dieu ?

— Que voulez-vous ? Les hommes sont mortels ; Dieu les rappelle à lui un peu plus tôt un peu plus tard ; ce sont les bons livres qu'il faut conserver.

— Et c'était uniquement pour des livres que vous commettiez ces meurtres ?

— Des livres ? oui ! des livres ! mais les livres, c'est la gloire de Dieu (*es la gloria de Dios*)

Vous êtes aussi l'assassin de Patxot ?

— Pouvais-je laisser entre ses mains un objet aussi précieux que l'unique exemplaire imprimé par Lambert Palmart ! — C'était un brave homme après tout, et je ne lui en veux pas, malgré le tort qu'il m'a fait en me privant de ce livre. Quand il a été mort, j'ai mis le feu à son lit...

— Vous lui avez laissé son argent ?

— Me prenez-vous pour un voleur ? je leur ai rendu à tous leur argent ! L'avocat de Vincente, pour défendre son client dans ce cas désespéré, soutint qu'il pouvait exister plusieurs exemplaires des livres trouvés dans sa boutique et qu'on ne pouvait condamner sur ses aveux prétendus un homme qui semblait atteint de folie.

Le fiscal, qui remplit en Espagne les fonctions de procureur du roi, fit observer qu'on ne pouvait alléguer ce moyen pour le livre de Lambert Palmart, dont il n'existait pas d'autre exemplaire.

Mais l'avocat rétorqua cet argument en prouvant par des attestations écrites qu'un second exemplaire des *Furos de Arago*, existait en France.

Jusqu'à ce moment Vincente s'était renfermé dans un calme

imperturbable; mais en entendant la plaidoirie de son avocat il se mit à pleurer.

— Enfin, Vincente, lui dit l'Alcade, vous reconnaissez toute l'étendue de votre crime.

— Ah ! Seigneur Alcade, quelle erreur grossière j'ai commise ! Vous ne comprendrez jamais combien je suis malheureux.

— Tant mieux pour vous, accusé. Dieu vous tiendra compte de votre repentir.

— Hélas ! Seigneur Alcade, hélas ! Mon exemplaire n'est pas unique....

Vincente fut condamné à la peine du garrot et quand on lui demanda s'il n'avait rien de plus à dire, il ne trouva la force que de répéter en sanglotant

— Ah ! Seigneur Alcade, mon exemplaire n'est pas unique!

Prosper Blanchemain.